



L'exil et/ou l'impossible retour : vers une quête d'une langue littéraire dans *La disparition de la langue française* d'Assia Djébar

Siheem GUETTAFI

Wassila SOLTANI

Département de Lettres et de Langue Française
Faculté des Lettres et des Langues
Université Mohamed Khider Biskra

Il est des exils continus malgré le retour, il est des périple inachevés qui deviennent une condition de l'être et son devenir. Quand le sujet exilé se heurte à l'impossibilité d'un nouvel ancrage dans l'espace dit sien, il se trouve dans une situation de « non-lieu ». Mais pour Assia Djébar, le fait de pouvoir rejoindre la matérialité affective de sa langue maternelle lui permet de se construire un espace imaginaire, un refuge, celui de l'écriture, constante exploitation des zones frontalières. L'exilé dans la version Djébarienne se doit de faire le deuil d'une vision nostalgique ou utopique de son espace familier pour s'engager dans l'universel. C'est en cela que l'errance et l'exil deviennent des éléments structurants et structurés en même temps par l'œuvre littéraire. Donc, l'exil peut s'avérer libérateur. Autrement dit, trouver dans son exil même une patrie, et faire de sa souffrance une muse.

Existe-t-il un univers imaginaire propre à l'exil ? L'expression de la mémoire serait-elle l'unique voie qui mène à Soi-même ? Comment et dans quelle langue, un écrivain exilé écrit-il ? Et comment l'exil parvient-il à être constitutif de l'œuvre littéraire ? Enfin, et inévitablement, peut-on encore parler d' « exil » dans un contexte de transculturalisme, d'identités plurielles et surtout d'universalité ? **Mots-clés** : *exil, langue littéraire, paratopie, interstice, tiers espace, identités plurielles.*

Exile and / or The Impossible Return: Towards a Quest for a Literary Language in The disappearance of The French Language of Assia Djébar

There are continual exile despite the return, there are unfinished journeys that become a condition of being and it's becoming. When the exiled subject encounters the impossibility of a new anchorage in the so-called space, he finds himself in a situation of "non-place". However, for Assia Djébar, being able to join the emotional materiality of her mother tongue allows her to construct an imaginary space, a refuge, that of writing, a constant exploitation of frontier

zones. The exile in the Djebarian version must mourn a nostalgic or utopian vision of his familiar space to engage in the universal. It is in this that wandering and exile become structuring elements and structured at the same time by the literary work. So, exile can be liberating. In other words, find in one's exile a homeland, and make one's suffering a muse.

Is there an imaginary universe peculiar to exile? Is the expression of memory the only way to Self? How and in what language does an exiled writer write? In addition, how does exile manage to constitute the literary work? Finally, and inevitably, can one still speak of "exile" in a context of transculturalism, of plural identities and especially of universality? **Keywords:** *exile, literary language, paratopy, interstice, third space, plural identities.*

« L'exil, s'il constitue étrangement un sujet de réflexion fascinant, est terrible à vivre. C'est la fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer, et la tristesse qu'il implique n'est pas surmontable. »¹ Edward Saïd.

L'écriture de l'exil

Parler de l'exil, c'est porter un regard sur la vie humaine elle-même. L'homme est par essence un exilé, un être déchu du paradis, errant sur terre comme le note le poète palestinien Mahmoud Darwiche :

« Nous sommes tous des étrangers sur cette terre. Depuis son envoi, Adam est étranger sur cette terre où il a élu domicile d'une façon passagère, en attendant de pouvoir revenir sur son Eden premier. »²

Il n'est pas étonnant d'affirmer que l'exil existait depuis le bannissement d'Adam et Eve du paradis. Condamnés, tous les deux à errer ici-bas, leurs descendants étaient exilés aussi. De Joseph, jeté par jalousie dans un puits à Moïse chargé d'une mission prophétique consistant à faire sortir le peuple israélien d'Égypte, en passant par Jésus qui a connu l'exil avant sa naissance quand la Sainte Marie a été contrainte de fuir les siens. Quant au prophète Mohammed, son histoire est marquée par deux grands exils : le premier est sa condition d'orphelin, le deuxième c'est son déplacement (hégire) de la Mecque vers Médine fuyant le rejet de son peuple.

¹ SAÏD Edward, *Réflexions sur l'exil - Et autres essais*, Actes Sud, Paris, 2008, p. 241.

² Note de lecture.

La mythologie grecque est traversée par plusieurs histoires d'exil : Ulysse cherchant à rejoindre son Ithaque après vingt ans d'errance, Orphée descendant aux enfers à la quête de sa bien-aimée... Actuellement, avec le flux de l'immigration, l'exil est devenu une réalité de la vie moderne.

L'écriture de l'exil est un discours suspendu, toujours inachevé. C'est cet espace de mouvance où, constamment, langues, cultures et êtres se sont mêlés. Lieu de lutte où il s'agit de manipuler des réalités spatio-linguistiques opposées.

Dans la littérature, la figure de l'exilé est souvent accompagnée de celle de l'écrivain. L'écriture permet à l'exilé de mettre à nu ses peurs et ses déceptions afin d'apprivoiser sa peine. L'écrivain-exilé renaît en écrivant. Dans ce sens, l'acte de raconter ou d'écrire est constitutif de la situation d'exil elle-même. Dans le cas des écrivains algériens émigrés en France, l'inscription dans l'entre-deux leur donne l'occasion de mieux exprimer, à travers leurs œuvres, le vécu en situation d'exil géographique et linguistique tout en se servant de la langue de l'Autre pour mieux affronter le malaise identitaire.

Cette réflexion propose d'analyser l'un des romans les plus significatifs d'Assia Djebar, *La disparition de la langue française*, paru en 2003, en faisant appel à deux concepts : la notion prêtée de la théorie filmique du philosophe Gilles Deleuze (*l'interstice*) récemment investie dans le domaine littéraire et celle de D. Maingueneau (*la paratopie*) développée dans ses travaux sur l'analyse du discours.

L'exil et la poétique interstitielle

Le roman de Djebar soulève des interrogations sur le sujet se trouvant face aux épreuves du passage des frontières culturelles, historiques et linguistiques. Il s'inscrit dans un espace intermédiaire à l'épreuve des frontières, où se croisent des réalités de diverses natures, qui quoique opposées ne s'estompent ni s'annulent, comme le précise Homi Bhabha :

« The stairwell as liminal space, in between the designations of identity, becomes the processus of symbolic interaction, the connective tissue that constructs the difference between upper and lower, black and white [...] this interstitial passage between ficed

L'exil et/ou l'impossible retour : vers une quête d'une langue littéraire dans la disparition de la langue française d'Assia Djebar _____

identifications opens up the possibility of cultural hybridity that entertains difference without an assumed or imposed hierarchy. »³

La bi-inscription dans cet ailleurs empêche l'être de se positionner, il demeure donc dans un interstice. Ces questionnements qui concernent « *le sujet situé en permanence dans l'intervalle de l'être et le non-être, dans une position toujours en suspension, sur le qui-vive mais en sommeil* »⁴, illustrent bel et bien le vécu du personnage principal de *La disparition de la langue française*, qui explore l'espace des métamorphoses, les lisières de l'identité jusqu'à se perdre. Il oscille, non seulement entre les deux rives de la Méditerranée mais aussi entre les deux rives de lui-même : son désir d'être l'algérien d'autrefois et son angoisse de perdre tout, après l'expérience de l'émigration faisant de lui un *être-disjoint* vivant dans un espace d'inclusion et d'exclusion à la fois.

Berkane est un personnage *hors-temps*, son retour au pays coïncide avec des paramètres spatiaux aux dimensions affectives et linguistiques, contradictoires causées par la montée de vagues de violence des années 90. Il décide de mener une quête spirituelle en cherchant une situation placentaire au milieu d'une incompréhension totale de cette nouvelle condition de désordre tant compliquée.

Schuchardt, montre dans son article *Manifestations d'une esthétique interstitielle dans DLF d'Assia Djebar*, que la notion d'interstice⁵, désignant un intervalle entre deux images qui ouvre un espace de variante et de différence⁶, peut être jointe à la problématique de l'espace et de l'écriture sur les frontières dans le roman Djebarien. En effet, l'interstice peut être lu dans ce roman selon deux critères : le temps et l'espace.

³ Homi BHABHA, *The location of culture*, Routledge, London, 1994, p. 9.

⁴ Marie-Christine MAGLOIRE, *Sujet de l'entre-deux : Mulâtresse solitude d'André Schwartz-Bart*, dans Andrée CHAUVIN, Claude CONDE, François MIGEOT, *Le vif du sujet : texte, lecture, interprétation*, Presses Univ. Franche-Comté, Besançon, 2004, p. 281.

⁵ Voir Gilles DELEUZE, *Cinéma 2. L'image-temps*, Editions du Minuit, Paris, 1985, p. 234-235 : « *une image étant donnée, il s'agit de choisir une autre image qui induira un interstice entre les deux. Ce n'est pas une opération d'association, mais de différenciation [...] entre deux actions, entre deux affections, entre deux perceptions, entre deux images visuelles, entre deux images sonores, entre le sonore et le Visual faire voir l'indiscernable, c'est-à-dire la frontière [...] ce vide [...] est la mise en question radical de l'image.* »

⁶ La notion d'interstice qui est, à l'origine, une manifestation de la différence temporelle, est exploitée ici pour analyser la problématique spatiale dans le roman.

La Casbah est le lieu de l'enfance de Berkane, chargé de bons souvenirs et de l'odeur parentale. Elle s'est transformée en un espace dégradé à cause de la violence. Après son retour, il s'aperçoit que *sa chère* Casbah d'autrefois n'est plus la même :

« Mon royaume d'autrefois, je l'ai cherché dans les moindres rues, les artères, les placettes, les impasses et jusqu'aux fontaines, aux petites mosquées [...] se sont présentés en moi ! [...] Mais je le constatais, ils sont mués en non-lieux de vie. »⁷

Dans ce passage, le concept *non-lieu* explicitement mentionné dans le roman traduit la perte des lieux de la mémoire. Son ancienne Casbah grouille aujourd'hui de « *chômeurs, de drogués, de gars du milieu de dockers et de mendiants.* » (DLF, p. 68) Ces endroits condamnés à la défiguration deviennent des symboles vivants de la menace de la mémoire par l'oubli.

La construction esthétique de la Casbah comme *non-lieu*, témoigne de cet interstice ou balance les images de la mémoire d'une ancienne Casbah calme et ravissante et l'expérience matérielle du présent après un retour dévoilant une défiguration du lieu de l'enfance.

Vers la fin du roman, avec le déferlement de la violence de la décennie noire, Berkane vient de disparaître sur une route de Kabylie aux alentours de Dellys qui était le lieu de sa détention en 1962. Mais, l'endroit de sa disparition porte une profonde signification. Le passé colonial et le présent intégriste coïncident dans ce terrain vague près d'une prison, dans une superposition paradoxale ici où le temps fait son deuil. Cet *entre-temps* vient justifier l'errance de Berkane entre deux moments incompatibles pour sa vie prochaine en Algérie. Un pays dont l'avenir est douteux avec des tentatives de « *se libérer* » de la francophonie. L'avant et l'après, tant violents, ne laissent aucun espace pour *le maintenant* que Berkane cherche désespérément pour son salut.

Dans sa quête d'un *temps perdu*, qui n'est en fait qu'une tentative de se retrouver lui-même, Berkane se rend compte du fossé qui sépare l'image de sa chère Casbah d'enfance et celle présente devant son regard, de-là naît un espace interstitiel où le vide et l'incompréhension traduisent l'échec et l'illusion.

⁷ Assia DJEBAR, *La disparition de la langue française*, Edition Albin Michel, Paris, 2003, p. 84-85.

L'exil et/ou l'impossible retour : vers une quête d'une langue littéraire dans la disparition de la langue française d'Assia Djébar _____

La paratopie créatrice de topos

La paratopie définie par Dominique Maingueneau renvoie à un

« Processus par lequel tout auteur se situe et s'institue en écrivain, la paratopie s'incarne ainsi en diverses figures, qui prennent le visage de l'exilé, du déclassé, du bâtard, du bohème, ou du dissident. »⁸

Autrement dit, il s'agit d'une absence de lieu et de toute stabilité spatiale, c'est une confrontation incessante entre l'impératif besoin humain d'appartenir à un espace quelconque et l'impossibilité d'intégration causée par tel ou tel motif. Une situation marginale qui devient, elle-même, une condition de l'être et de son devenir. Maingueneau ajoute :

« Toute paratopie, minimalement, dit l'appartenance et la non-appartenance, l'impossible inclusion dans une "topie". Qu'elle prenne le visage de celui qui n'est pas à sa place là où il est, de celui qui va de place en place sans vouloir se fixer, de celui qui ne trouve pas de place, la paratopie écarte d'un groupe (paratopie d'identité), d'un lieu (paratopie spatiale) ou d'un moment (paratopie temporelle). »⁹

Dans le discours littéraire, la situation paratopique peut être exprimée à l'aide d'agents appartenant à la fiction « *des embrayeurs paratopiques* » pour reprendre le terme de Maingueneau, et qui peuvent être : des cadres spatio-temporels, des traits de personnages, des marques et registres du langage, des situations diégétiques ou certains tropes, comme la parodie.

Le tissu narratif de *La disparition de la langue française* est hautement traversé par maintes figures paratopiques. Berkane, héros et narrateur de l'histoire, un héros *errant* et *erré*, sans repères, étant un émigré de retour après vingt ans d'exil, ne trouve plus de place dans le monde réel (ni en Algérie, ni en France), il s'en construit une dans le monde imaginaire à travers l'écriture. Tout comme les personnages qu'elle se crée, Assia Djébar tente de remédier à la blessure d'être exilée, elle se réfugie dans l'écriture. Mais comment traduit-elle cette situation paratopique ?

Dans ce cas, écrire dépasse l'acte de transcription et devient une condition de survie pour le sujet-écrivain qui ne vit (réellement) qu'en écrivant. Le *dit*

⁸ Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire, paratopie et scène d'énonciation*, Edition Armand Colin, Paris, 2004, p. 72-73.

⁹ *Ibid.*, p. 86.

véhicule une expression d'un malaise étouffant qui implique le *Moi créateur* de l'exilé. Ainsi, le monde fictif permet à ce dernier, d'adopter un *Nomadisme de Soi* en se créant une patrie, pour ne pas dire des patries, propres à lui. La situation paratopique est, donc, celle qui permet la création d'autres espaces et à ce titre l'auteur « *ne donne plus d'expression à la communauté, et au contraire, il crée sa propre communauté, réellement universelle.* »¹⁰

Si la paratopie, selon Maingueneau, est en même temps ce dont il faut se libérer par la création et ce que la création approfondit, elle est à la fois ce qui offre la possibilité d'accéder à un lieu et ce qui interdit toute appartenance. Il va de même pour le sentiment de l'exil dans l'œuvre djebarienne. L'exilé est, en même temps, *présent* et *absent* dans ce monde, victime et agent de sa propre paratopie, telle est même, donc, la condition d'un créateur aux yeux de Maingueneau.

Berkane mène une vie spectrale, il erre chaque jour dans les ruelles de sa chère Casbah où il tente de retrouver ses lieux emprisonnés dans sa mémoire d'émigré. Les lettres qu'il écrit à sa compagne Marise sont traversées par des idées de frustration et de désolation dans une impressionnante quête d'appartenance qui n'aboutit qu'à l'échec. Il écrit en décrivant les lieux de sa Casbah « *Mais je le constatais, ils se sont mués quasiment en non-lieux, en aires d'abandon de vie et de dénuement, en un espace marqué par une dégradation funeste.* » (DLF, p. 66) Tout comme son lieu d'enfance, Berkane se met en position de *hors temps/hors lieu* balançant entre un passé douloureux et lointain et un présent flou et incertain. La marginalité et le sentiment d'être étranger chez lui, pousse le héros à (*s'*) *écrire* pour se retrouver dans l'écriture. Pour Noelle Burgi-Golub, l'exil confronte le personnage à

« un entre-deux qui l'oblige à se réinventer une place parmi ceux qu'il a quittés, à s'en inventer une autre et à se la construire dans l'univers de son présent, à se redéfinir dans son rapport à autrui et au monde. »¹¹

Dans ce sens, le processus paratopique prend des caractéristiques plus larges, parce qu'il repose sur la souffrance et l'incompréhension. C'est une paratopie d'identité imprégnée d'une paratopie temporelle et spatiale. Pour Berkane,

¹⁰ GADAMER, Hans-Georg, *L'actualité du beau*. Edition Polirom, Bucarest, 2000, p.109.

¹¹ BURGI-GOLUB, Noëlle, « *D'exils en émotions, l'identité humaine* » in *Les Territoires de l'identité*, sous la direction de RAGI, Tariq et GERRITSEN, Sylvia, Edition L'Harmattan, Paris, 1999, p. 34.

L'exil et/ou l'impossible retour : vers une quête d'une langue littéraire dans la disparition de la langue française d'Assia Djebar _____

la négociation difficile réside dans la difficulté de se libérer de la nostalgie *d'un bon* passé pour le réconcilier avec un présent qui n'est pas si convainquant. En fait, le comportement du héros se constitue selon deux niveaux : l'isolement physique et l'isolement psychologique. L'isolement physique se lit quand Berkane reste dans la demeure paternelle, une villa déserte en face de la mer, si silencieux afin qu'il puisse pratiquer son travail d'écriture. Ceci est le début d'un isolement psychologique qui s'ouvre sur des questionnements identitaires traversés par des rêves et des insomnies.

Il s'en sort que, le pays de Berkane, au sens de son espace à lui en tant qu'émigré, ne peut être défini à un territoire aux frontières officielles. Il vit comme ensommeillé dans une réalité spatio-temporelle mouvante où « *tout se mêle, tangue, et fluctue* » (DLF, p. 57). Pour Berkane sa *patrie/maison* devient une prison, il s'enferme dans les souvenirs et le tourment de n'avoir ni oublié son passé douloureux en prison ni d'avoir accepté cette nouvelle patrie qu'il n'arrive pas à reconnaître « *ses lieux défigurés* ». Perdre l'expression, devenir aphasique, paralysé et incapable de communiquer avec les autres pour se réfugier dans de longs moments de solitude. Voilà comment l'exilé, se trouve, face à l'impossibilité d'appriivoiser les cris de sa mémoire.

Le projet d'écriture fonctionnera, alors, comme une dénonciation, une catharsis et une quête permanente à la fois, pour se libérer d'une tension intérieure. Mais, après avoir fait le choix de (s') écrire comme tentative de se récupérer une existence insaisissable, l'exilé se trouve face à un choix plus problématique : (s') écrire oui, mais dans quelle langue ?

Le triangle Djebarien (la langue d'avant l'aube) : du métissage linguistique au métissage de Soi

Une approche de l'exil révèle au-delà de la problématique spatiale, la complexité du monde de Soi et la redéfinition de l'identité à travers la langue, qui devient elle aussi lieu emblématique de l'expression du drame. Berkane décide, alors, d'écrire mais en français, la langue de l'absence et de l'ailleurs, le choix même de la langue est une mise à distance, une condamnation, une mort douce. En même temps, cette langue lui permet, de retrouver, seulement, ses souvenirs d'enfance, de se dire dans l'impossible expression, d'accéder à son espace secret et intime au sein de son Algérie. La langue choisie par Berkane est le français mais, s'agit-il d'un français neutre ?

Djebar affirme que l'identité maghrébine repose sur un « triangle linguistique » :

« Je vois là, dans cette aurore de l'Afrique du Nord, un triangle linguistique. S'imposer à nous comme lieu de nécessité à la fois dialectique et ludique pour toute saisie, dans le mouvement et l'altérité acceptée, de l'identité maghrébine. »¹²

Le berbère, langue millénaire constitutive de l'identité maghrébine, le français langue du colonisateur mais aussi de la modernité et de l'ouverture. Et enfin l'arabe classique, langue assurant l'appartenance à la culture arabe musulmane. Telles sont les trois pôles de ce schéma triangulaire. Assia Djebar résume, dans son roman *L'amour La fantasia* ce triangle linguistique et l'utilité de chaque langue : « *Le français [est] pour l'écriture secrète, l'arabe [est] pour nos soupirs vers Dieu étouffés, le libyco-berbère [est] quand nous imaginons retrouver les plus anciennes de nos idoles mères.* »¹³

L'écriture d'Assia Djebar marque, dès lors, une attitude de complexité entre une appartenance socioculturelle et une langue adoptive. Certes, la langue d'écriture est le français, tout comme Berkane, mais un français « *assiégé* » par deux autres langues : l'arabe et le berbère. L'élue de l'académie française admet de n'être ni en langue arabe ni en langue française mais en *terre de littérature*, qui est lieu de métamorphoses pour le projet de l'écriture. Chez le sujet migrant, l'identité habite un espacement entre soi et autrui, balançant, ainsi, entre deux systèmes linguistico-culturels opposés mais indispensables l'un à l'autre. Ce métissage franco-algérien né de cette situation conflictuelle se lit clairement dans les écrits d'Assia Djebar :

Assia Djebar nous aura enseigné dans des ouvrages de forme singulière qu'il importe d'habiter un pays-langue qui ait puissance de constatation et de rêve capable de constituer un « dedans de la parole » où germe une « langue hors les langues ». Elle l'appelle « la langue d'avant l'aube ». »¹⁴

Cette langue s'écrit à partir d'un alphabet, *produit-énergie* de son instabilité, comme l'estime A. Djebar : « *Un alphabet que je n'employais ni pour penser ni pour écrire mais pour passer les frontières.* »¹⁵ Dans *DLF*, l'auteure illustre

¹² Assia DJEBAR, *Ces voix qui m'assiègent*, édition Albin Michel, Paris, 2002, p. 55.

¹³ Assia DJEBAR, *L'amour, La fantasia*, édition Albin Michel, Paris, 1985, p. 254-255.

¹⁴ Assia DJEBAR, ouvrage disponible sur : <http://www.adpf.asso.fr>, consulté le 1 décembre 2010, p.12.

¹⁵ *Ibid.*, p. 41.

L'exil et/ou l'impossible retour : vers une quête d'une langue littéraire dans la disparition de la langue française d'Assia Djebar _____

cette langue singulière à travers le personnage principale Berkane. Ce dernier, une fois arrivé en Algérie, décide d'écrire régulièrement à son amie parisienne Marise. Il se rend compte qu'il est en train de perdre une partie importante de son *Moi*, sans arriver à dire avec précision de quoi il s'agit. Mais, il parle souvent d'une « *musique* » : c'est la mélodie de cette langue qui est en train de « s'évader » : « *Quand il a été parti, je me suis mis à t'écrire avec ardeur, comme si cette conversation au pays me faisait perdre quoi donc, une musique ?* », se demande-t-il (DLF, p. 24). Ce qui est intéressant, c'est qu'il n'envoie aucune lettre à son amie française, elles restent toutes sur son bureau et deviennent plus tard son journal. Mais le plus remarquable, c'est qu'il les écrit en français malgré l'excitation d'avoir enfin retrouver la sonorité de la langue maternelle.

On pourrait repérer là un parallélisme entre le sort de Berkane et celui d'Assia Djebar. Lorsqu'on lui a décerné le prix de la paix, en 2002, elle a raconté comment elle vit sa double culture. A cette occasion, elle a souligné qu'elle n'a qu'une seule langue d'écriture, tandis qu'elle aime, souffre et prie en arabe, sa langue maternelle. Berkane aussi aime et souffre en arabe, il parle avec le pêcheur Rachid, et aussi avec Hamid, l'épicier kabyle, en arabe dialectal. Tandis qu'il se sert dans les lettres destinées à Marise du français, ce qui engendre une complicité discrète.

Avec Nadjia autre *passager* de l'exil, Berkane partage les histoires du passé. Nadjia est l'incarnation de l'Algérie : « *Toi, ma Casbah retrouvée.* » (DLF, p. 135), de la patrie et de la langue arabe et s'oppose à Marise / Marlyse, qui devient le symbole de la langue française et de l'exil. Mais entre les deux langues, il risque de perdre sa propre voix : « (...) *à cause de tous ces mots écrits ou remémorés, j'avais perdu ma propre voix, mes deux langues soudain brouillées, confondues, emmêlées, comment lui expliquer ce nœud en moi – et cette mémoire compacte du plaisir ?* » (DLF, p. 105) Quand Nadjia part enfin, Berkane commence à vivre dans « *l'état de manque sonore* » (DLF, p. 127). Son écriture en français ne peut pas vraiment apaiser ses souffrances, puisqu'il sent que les mots français n'arrivent pas à transcrire ses sentiments puisque la langue pour lui n'est pas envisagée dans ce qu'elle signifie mais, plutôt, dans l'émotion qu'elle dégage. Alors, face à ce chevauchement de langues, il ne lui reste qu'un seul moyen : le silence « *Je plonge dans le silence,*

comme une veuve des temps anciens qui doit traverser quarante jours dans le noir ou dans la méditation et dans cette transition, livré à mon incapacité à dire le malaise de mes réactions, je tente, en t'écrivant, de trouver quelque parade ! » (DLF, p. 67)

Selon Assia Djebar, l'écriture francophone est le seul moyen possible pour échapper à l'impasse du déchirement intérieur puisque qu'elle lui permet d'intégrer toutes les autres langues (l'arabe parlé, le berbère) qui constituent son identité car « *la vérité de l'être ne s'exprime que dans les fractures, les paroles brisées, les pertes de la voix, les cris sans voix.* »¹⁶

Quant à Berkane, son texte est avant tout celui d'une mort inachevée, des voix tuées qui ne cessent de bruir au-delà des frontières du temps, du lieu et de l'Histoire. C'est la parole du dépassement impossible vers autrui mais aussi vers soi-même. Une tentative du comblement pour dépasser les moments délicats des retrouvailles après sa longue absence. Berkane, a besoin de revivre ses moments en Algérie mais toujours soucieux de perdre tout. C'est pourquoi, il a trouvé en l'écriture une aide pour se rapprocher de la réalité, exprimer son angoisse et c'est ce qui se lit clairement dans ces propos : « *J'écris pour me comprendre, pour me découvrir moi-même. Je ne peux pas faire autrement qu'écrire* ». Il perd ses repères socioculturels et religieux : ni patrie stable, ni foi assurée, ni langue adoptée, ni histoire figurée, malgré son retour au pays natal et sa démarche de s'enraciner à nouveau.

Ils (Djebar et son personnage) se réfugient dans l'écriture pour peindre leur situation. En écrivant, ils se sentent, paradoxalement aussi en exil puisque :

« Toute écriture est exil, car elle est déplacement vers un ailleurs, d'où il faut revenir. L'artiste se dédouble, sort de lui-même pour entrevoir un univers qui n'est pas le même que celui des autres hommes et leur faire découvrir des êtres, des existences et des paysages qui leur seraient restés inconnus. »¹⁷

C'est ainsi que la langue devient un territoire qu'on habite. L'écriture est un refuge contre l'oubli, la souffrance mais aussi contre la convulsion politique

¹⁶ Jeanne-Marie CLERC, *Écrire, transgresser, résister*, édition L'Harmattan, Classiques de Demain, Paris, 1997, p. 62.

¹⁷ MOISAN, Clément, « L'écriture de l'exil dans les œuvres des écrivains migrants du Québec, de la dualité à l'expression d'une identité plurielle », cité in *Le français dans le monde, Identité et altérité dans les littératures de langue française*, numéro spécial juillet 2004, p.93.

L'exil et/ou l'impossible retour : vers une quête d'une langue littéraire dans la disparition de la langue française d'Assia Djébar _____

qui secoue le pays : « *le pays est en ébullition [...] devant ce tohu-bohu qui s'annonce, moi, il ne me reste qu'à écrire.* » (DLF p. 176)

Il reste à dire que, Berkane a tenté un travail de pacification interne, une réconciliation avec son moi, mais est-il possible que le moi individuel arrive à ressusciter alors que le moi collectif est en plein désordre (la guerre civile en Algérie) ? La disparition de Berkane est bel et bien une réponse irrévocable. S'aventurer dans un espace hostile lui a coûté la vie laissant derrière lui un récit inachevé et un passé encore non pansé.

Le roman propose, donc, une fin ouverte : or, ceci n'est-il pas un appel pour lire autrement l'expérience de l'exil ?

Et si l'exil devient euphorie : *le tiers espace*

La question de l'exil est loin d'être soulevée du côté de l'avoir mais plutôt de celui de l'être. L'exil est plus qu'une traversée spatiale, plus qu'un périple identitaire. La perte d'un lieu d'appartenance, n'est en effet qu'une perte d'une partie de soi-même. Cet arrachement ou encore cette déterritorialisation a toujours été considérée comme un mal et souvent assimilée à une mort lente. Or, Assia Djébar, nous enseigne comment vivre autrement son exil : faire de sa souffrance une muse au service d'un projet d'écriture et de création. Le sentiment de l'errance et de perte d'un lieu d'appartenance permet de voir plus clair, de comprendre que la terre entière peut devenir une patrie pour chacun de nous si on accepte de faire le deuil de notre idéalisme. Si on cesse d'assimiler l'exil à un éloignement tragique, un drame interminable.

Il est vrai que, quand l'exilé s'extrait de l'imaginaire pour affronter la réalité du retour, souvent plus complexe, se heurte à des projections mémorielles sur le royaume de l'enfance qui le tourmentent terriblement. Mais, dans une approche djebarienne positiviste, seul le drame est révélateur de force. Autrement dit, dépasser de l'intérieur ce que nous croyons insurmontable.

Comme nous l'avons démontré plus haut le héros de *La disparition de la langue française* cherche un nouvel équilibre dans le temps (entre le passé, le présent et le futur), dans le lieu (ici et ailleurs) et dans la société (arabomusulmane et franco-chrétienne). Dans ce sens, tout changement important de position spatio-temporelle ou sociale remet en cause les logiques de la construction identitaire et mène à des troubles identitaires.

Néanmoins, à travers le personnage féminin de Nadjia, qui a fait de sa vie un voyage interminable en négociant son appartenance sociale par une sorte de pèlerinage spirituel et ésotérique qu'elle assume volontairement, Djébar nous révèle comment vivre positivement l'expérience de l'exil. C'est dans l'errance perpétuelle que Nadjia a trouvé son salut, ce qui illustre la douloureuse équation d'un exil qui signifierait l'impossible retour et la perte du pays natal.

Certes, la DLF est le récit d'un Moi déchiré qui évolue entre rejet et tentative d'une insertion dans une nouvelle société où l'exil se décline en termes d'exclusion et d'inadéquation avec un système de pensée. Cela se lit en filigrane à travers le périple de Berkane où son journal s'impose comme une mise en fiction de l'expérience du rejet. Cependant, le roman s'achève sur une autre dimension de l'exil, illustrée par Nadjia qui va réussir (du moins temporairement) dans sa quête d'un « *homeland* », d'une patrie du cœur, d'un espace hybride dans lequel elle se sente chez elle et qui n'étouffe aucun des éléments disparates constitutifs de son identité. Après une longue errance, elle se (re)trouve à la fin du roman en Italie, à Padoue, au milieu des livres d'Erasme.

Or, le chapitre consacré par Djébar à Nadjia est le dernier de la troisième partie. Celle-ci commence par une épigraphe qui pose la question de savoir si « *la patrie, c'est l'endroit où l'on n'est pas ?...* » (DLF, p. 245) D'où la nécessité de trouver un *tiers-espace*¹⁸ comme solution au dilemme. Un lieu qui serait un espace d'inclusion, d'ouverture, et d'hybridité, territoire où l'on accepte l'Autre en soi. Cet espace, pour Nadjia serait l'Andalousie d'avant la reconquête espagnole. « *Si la terre n'est pas, en effet, 'le noyau du monde', notre pays n'est, lui, qu'un couloir, qu'un tout petit passage entre l'Andalousie perdue et mythique et tout l'ailleurs possible* » (DLF, p. 290).

La fin de *La Disparition de la langue française* laisse penser que Nadjia a trouvé la solution à son exil et qu'elle nous offre le remède au déchirement provoqué par le couple France-Algérie. Il faut se demander toutefois si, pour Djébar, cet

¹⁸ Selon Homi Bhaba, l'hybride est objet et sujet du tiers espace : « *Le tiers-espace, quoi qu'irreprésentable en soi, constitue les conditions discursives d'énonciation qui attestent que le sens et les symboles culturels n'ont pas d'unité ou de fixité primordiales, et que les mêmes signes peuvent être appropriés, traduits, ré-historicisés et réinterprétés.* ».

L'exil et/ou l'impossible retour : vers une quête d'une langue littéraire dans la disparition de la langue française d'Assia Djebar _____

endroit existe ailleurs que dans l'écriture, voire si, au-delà des déchirements et du flottement, l'on pourrait y vivre sereinement.

Références bibliographiques

- BHABHA Homi, *The location of culture*, Éd. Routledge, London, 1994.
- CHAUVIN Andrée, Claude CONDE et François MIGEOT, *Le vif du sujet : texte, lecture, interprétation*, Presses Universitaires. Franche-Comté, Besançon, 2004.
- CLERC, Jeanne-Marie, *Écrire, transgresser, résister*, Éd. L'Harmattan, Classique de Demain, Paris, 1997.
- DELEUZE Gilles, *Cinéma 2. L'image-temps*, Éditions de Minuit, Paris, 1985.
- DJEBAR Assia, *Ces voix qui m'assiègent*, Éd. Albin Michel, Paris, 1999.
- , *L'amour La fantasia*, Éd. Albin Michel, Paris, 1985.
- , *La disparition de la langue française*, Éd. Albin Michel, Paris, 2003.
- GADAMER Hans-Georg, *L'actualité du beau*. Éd. Polirom, Bucarest, 2000.
- MAINGUENEAU Dominique, *Le discours littéraire, paratopie et scène d'énonciation*, Éd. Armand Colin, Paris, 2004.
- MOISAN Clément, « L'écriture de l'exil dans les œuvres des écrivains migrants du Québec, de la dualité à l'expression d'une identité plurielle », cité dans « Identité et altérité dans les littératures de langue française », *Le français dans le monde*, numéro spécial juillet 2004.
- RAGI Tariq et Sylvia GERRITSEN (sous la dir.), *Les Territoires de l'identité*, Éd. L'Harmattan, Paris, 1999.
- SAÏD Edward, *Réflexions sur l'exil - Et autres essais*, Actes Sud, Paris, 2008.

Pour citer cet article :

Sihem GUETTAFI, Wassila SOLTANI, « L'exil et/ou l'impossible retour : vers une quête d'une langue littéraire dans La disparition de la langue française d'Assia Djebar », *Paradigmes* 2018/3 (n° 03), p. 53-66.